

V.

Connaissant tous ces dangers, nous devrions pouvoir les éviter. Il suffirait pour cela de savoir se renfermer dans l'obéissance à cette parole souvent citée : *In necessariis unitas, in dubiis libertas, in omnibus charitas.*

Dans les "choses nécessaires," le parti catholique est uni; il est à peine possible d'admettre qu'on insinue le contraire de bonne foi, tant le fait est frappant. N'a-t-on pas coutume de dire que nous sommes le peuple le plus catholique du monde?

Dans les "choses douteuses," nous ne sommes pas unis, et, vraiment, ce serait un phénomène si nous l'étions. Mais cette divergence partielle n'empêche pas une entente générale entre gens ralliés par une foi commune; on peut fort bien différer d'opinion sur une foule de sujets secondaires, sans se diviser dans la conduite de parti, dans l'action publique. Dans tous les groupes politiques les nuances d'opinions sur les questions de détails sont nombreuses et variées, et l'on s'entend tout de même pour marcher d'ensemble. Cet accord n'est-il pas plus facile dans le parti catholique, dont une des maximes est : "liberté dans le doute, charité en toutes choses."

Il y a d'autant plus urgence à s'entendre que les questions douteuses dans le parti catholique sont toujours d'une importance très-grave. Le moindre détail est sérieux chez nous, et s'il nous trouve divisés, cette division a toujours par conséquent des résultats considérables. Nous avons donc besoin plus que les autres de nous consulter avant d'agir, et si de cette consultation ne sortait pas un avis unanime, notre impérieux devoir serait de laisser dormir les difficultés sur lesquelles nous serions partagés, et de travailler pour le reste en commun, par les moyens convenus. Car nos divisions sont un malheur, disons le mot juste, un scandale : or la théologie permet-elle de s'exposer à produire du scandale à propos de choses douteuses, de questions dans lesquelles deux opinions contraires sont licites? C'est le point à résoudre pour les journaux ecclésiastiques. Nous en appelons à leur conscience éclairée par l'étude.

Il est beau, il est noble d'être sans cesse disposé à proclamer et défendre la vérité quand même; mais là où l'Eglise permet la discussion, personne n'a le droit d'entreprendre cette mission chevaleresque; elle n'appartient qu'à notre chef infaillible. A lui de décider; à nous pour le moment le seul droit d'être charitables et de respecter la liberté d'autrui.

Quoi qu'il en soit, gardons-nous de toute aigreur, car l'irritation est mauvaise conseillère. Cet orage passera, et il faut se préparer à pouvoir en oublier vite les désagréments. Le malheur particulier de toute division intestine, de toute guerre civile, est que ceux mêmes qui prennent les armes pour le meilleur des motifs et qui, n'étant pas les auteurs de la lutte, ne sont pas responsables des maux qu'elle produit, reviennent du combat l'âme chargée d'une grande douleur, songeant qu'ils ont dû faire couler un sang ami : que tout sentiment étranger à cette douleur nous soit interdit. Restons calmes, et continuons à rendre tous les services possibles avec un dévouement inaltérable.

L'Eglise n'est pas une coterie, mais une patrie où les projets particuliers doivent recevoir une sanction commune. La consultation devrait produire l'entente. Entendons-nous donc, surtout avant de paraître devant la législature, et n'engageons le catholicisme dans les agitations sociales que selon la mesure qui se concilie, dans l'intérêt même de son influence et de ses progrès, avec l'état général de la nation canadienne, composée d'éléments si divers. Nous sommes, nous catholiques, un germe de nationalité française et de religion, destiné à produire les plus beaux fruits : que cette semence féconde ne soit plus davantage exposée à tous les vents de la discorde.

10 Septembre, 1871.

OSCAR DUNN.

L'EXPOSITION.

(Suite.)

Larochelle et Larue, deux jeunes gens du même âge et pleins d'avenir, ont fondu leurs noms ensemble, l'un comme inventeur du Séparateur magnétique, et l'autre comme ouvrier mécanicien. Ils se sont compris à merveille, si bien que l'exécution de l'invention est digne de l'invention elle-même; la lettre vaut la pensée.

Je ne connais pas personnellement M. Larochelle; à peine l'ai-je aperçu au camp de Lévi, où il figurait comme capitaine, à la tête d'une des plus belles compagnies. A cela, je l'ai reconnu comme bon patriote. Il doit aimer son pays, puisqu'il sait l'avouer jusque sous l'uniforme. Je le retrouve, pour la seconde fois, à l'Exposition, apportant au concours national, les œuvres de sa conception, comme le travail de ses mains. Soldat et artisan, voilà déjà deux titres qui méritent la plus grande considération. Mais, de plus, comme artisan, il a su appliquer l'intelligence à son travail, animer son bras de sa pensée. Il s'est d'abord frappé le front, et de l'étréme qui en est jaillie, il a allumé ses fourneaux.

Je ne veux pas, parce que je ne le puis, apprécier M. Larochelle comme mécanicien; mais, après avoir vu et admiré ses diverses machines, son Séparateur magnétique, son Moulin à carder la laine, sa machine à remblai et autres, je crois de mon devoir de lui crier en passant : "Courage! vous êtes un homme de l'avenir." Le juger, du reste, serait-ce bien à moi de le tenter, lorsqu'à côté de lui marche, ou compagnon, le Dr. H. Larue, à qui, certes! je n'oserais jamais passer la plume au nez.

Et puis, ici comme ailleurs, je tiens à m'en rapporter à la

décision du jury, qui a couronné d'un premier prix tous les articles exposés par M. Larochelle. Seulement, là où le jury dit froidement : "C'est bien," j'ajouterai, avec l'enthousiasme connu de la presse : "C'est très-bien!"

Pour avoir joué jadis, au collège, un rôle, dans une pièce ayant pour titre quelque chose comme : "Les Hébreux dans la fournaise," j'avais, jusqu'ici, toujours tenu en horreur toutes les fournaies. Il était réservé à M. Vandry et Chartré, de Québec, tous deux prix de fournaise, de me faire revenir de mon antipathie contre ce genre de chauffage, dont j'admets décidément le grand avantage et la haute utilité.

Dérisons-nous un peu en face de Punch, la vraie statue de Punch, travestie en enseigne de marchand de tabac. De la main gauche il tient un paquet de cigares, et de la droite il indique la porte d'entrée. Son sourire vous dit, on ne peut mieux, qu'un bon cigare, acheté à son enseigne, vous mettra de la plus belle humeur. La statue de Punch fait les délices des enfants qui visitent l'Exposition.

Voici un ménage en miniature, apporté de Liverpool, Nouvelle-Ecosse. Attention, s'il vous plaît! Ecoutez l'exposant! il a la parole facile, presque aussi facile que l'hon. M. Howe.

Dans une valise, mesurant trois pieds sur deux, vous logez votre salle à diner, chambre à coucher, le berceau de l'enfant, les agrès d'un pêcheur, d'un artiste. Au besoin, vous trouvez quelque part une canne, un parapluie, une pipe, une bonne peut-être? enfin, mille riens, qui, au fond, ne valent rien... mais peu importe!

Ces articles, les seuls, je crois, qui nous soient venus de la Nouvelle-Ecosse, figurent sous la désignation de "Ménage en miniature;" sans allusion politique, à la Confédération, bien entendu, il n'y a pas le moindre mal jusqu'ici.

Les entrées se font en anglais et en français : les prix ont été décernés sur cartes imprimées et écrites de même.

Mais vous allez voir le mal, si toutefois mal il y a.

Un clerc a traduit : "Ménage en miniature," par... Allons! placez-vous le nez entre le pouce et l'index! par... par... après tout, c'est facile à dire et les mots n'en puent pas, par... enfin! par

Ship Water Closet.

Et c'est le seul article de la Nouvelle-Ecosse! Et son Lieutenant-Gouverneur était là!

Après cela, si nous ne savions pas rire, en Amérique, plus raisonnablement qu'en Europe, il ne nous resterait plus qu'à traduire : *Ship Water Closet par Casus Belli.*

Vous voulez peut-être tirer l'échelle? Attendez, s'il vous plaît. Passez sous la tente la plus voisine, à côté des chaloupes, et l'on vous y fera voir "une voiture à chevaux à flèche."

On a ri, bien souvent, de la chanson de Zozo :

"Je suis Zozo, par mes chansons comique,
J'ai fait parler de moi pendant z'onze ans,
Et je suis fils de mon seul père unique,
Et pour le sûr aussi bien de maman,—etc."

On a ri de même de la bonne femme qui demandait à un commis-marchand, "des bonnets pour des enfants tout faits," mais ne rira-t-on pas, désormais, autant des voitures à chevaux à flèche?

La question s'aggrave, lorsqu'on songe que les chevaux-à-flèche rappellent immédiatement les Centaures de la mythologie. Je conseille aux Gaumistes d'y donner la plus grande attention, car, ces voitures à chevaux à flèche ont obtenu un premier prix, ce qui pourrait bien les mettre à la mode.

Un artiste campagnard avait sculpté, dans ses heures de loisir, une canne qu'il considérait comme son chef-d'œuvre. Pour lui, rien n'était comparable à sa canne, dans toute l'exposition. Aussi le voyait-on, là, contemplant son œuvre du matin au soir et attendant anxieusement le passage du jury qui devait prononcer sur sa valeur. Il attendit ainsi, un jour, deux jours, trois jours inutilement. Vendredi matin il attendait encore—lorsqu'il avisa M. Deblois, de la *Canardière*, qui a l'avantage d'être connu de tout le monde.

"M. Deblois! M. Deblois lui crie-t-il," savez-vous que personne n'a encore jugé ma canne?

—Et où est-elle votre canne?

—Elle est ici, Monsieur.

—Ah! bien oui! Est-ce laplace d'une canne, dans l'exposition industrielle? Si vous voulez qu'elle soit jugée, allez la mettre avec les canards.

L'artiste en canne est resté ébahi, confondu.

Et quiconque osera crier au canard, je le renverrai, pour plus ample information, à M. Deblois, de la *Canardière*.

Comme je suis assez libre de mon temps et que je ne m'engage nullement à parler de tous les produits, à rendre à chacun suivant son mérite, je me permettrai de quitter les bâtiments de l'industrie, sauf à y revenir bientôt pour aller respirer un instant l'air du dehors.—Quel jour délicieux! quel air pur! Un soleil d'écouvert verse à plein ses plus beaux rayons sur nous. Et là-bas, à l'horizon, des nuages gris estompés de bronze et d'or, des montagnes bleues, des campagnes tigrées de jaune et de vert : ça et là, de coquets villages, assis sur le flanc de la montagne, comme des moissonneurs se reposant de leurs travaux;—d'un coup-d'œil, on embrasse le plus beau l'é de la robe azurée des Laurentides dont le St. Laurent baise amoureuxment les derniers plis.

Nous voici dans le grand carré dont je vous ai déjà parlé. Au sud, clôture nue, d'un bout à l'autre; à l'ouest, un amas de sapins et d'érables dont je parlerai une autre fois, puis des che-

voux littiputiens de 2000 onces, puis des chevaux monstres de 2000 livres, puis des chevaux, des chevaux encore; au sud, des chevaux toujours, et à l'est, une clôture, rompue de toute parts. Voilà le grand carré.

Sont compris là dedans, le bâtiment principal, le *glaciarum*, employé par l'Exposition industrielle; le restaurant, tenu par M. Dubé, dont il sera peut-être question tout-à-l'heure; une construction servant d'ordinaire au *Carling club*, où sont entassés aujourd'hui les produits agricoles (l'abri provisoire des gallinacées), une tente spacieuse tendue sur les fruits et les fleurs; et semés comme au hasard, sans ordre aucun, les instruments d'agriculture, les voitures, les chaloupes, les barattes, et que sais-je encore?

A peu près au centre, vous apercevez l'hippodrome, qui se compose d'un cercle de 150 pieds de diamètre, entouré d'un câble soutenu par des pieux mal assurés, avec une tribune destinée aux juges, en plein milieu. Et voilà bien tout le grand carré.

C'était mercredi; le terrain était grouillant de monde. On avait vendu 20,000 billets d'entrée, à la porte. Les Québécois sont ravis, et les Montréalais se prétendent étouffés. Vous nous comblez, disaient les uns, vous nous écartez, disaient les autres.

Moi, je reste simple observateur, prêt à crier :

Je suis oiseau, voyez mes ailes;

Je suis souris, vivent les rats!...

Mais oiseau ou souris, quoi que ce soit que j'ai dû être, sur le terrain, ici, plume en main, je dois rendre justice et dire, que : l'exhibition de 1871 est un succès presque inespéré pour Québec. Le temps, d'abord, s'est comporté en galant homme, pour la ville réputée la plus galante de la Confédération. Voulions-nous du soleil? nous en avions à souhait et servi à point; à la veillée voulions-nous une aurore boréale? elle répondait à l'appel, comme par enchantement. Le vent du Nord-Est s'est tenu coi; dans ses antrès nos nuages gris ne sont apparus que pour dire : "Au besoin, nous voilà," puis se sont retirés devant notre bonne humeur. En vain le coq chantait en plein midi, l'orage ne venait pas. Le soleil se couchait dans un nuage sombre comme un linceuil et se levait, le lendemain, dans des draps d'or et de pourpre. La nuit, une douce rosée courrait les champs de perles sur lesquelles l'aurore, au matin, passait ses doigts roses et caressants. Il y a longtemps que Québec a compté, de suite, six jours comme ceux de l'Exposition. Je suis porté à croire que la Nature a tendu sur nous un double pavillon pour la circonstance, afin de faire croire aux étrangers qu'elle n'est pas aussi marâtre qu'on le prétend. Tour de magicienne, et voilà tout! Nous applaudissons de même, et si elle veut bien le recommencer, nous applaudirons encore.

On a placé les fleurs sous une tente, probablement parce qu'elles durent peu, et pour qu'elles n'oublient pas sous cet abri fragile, au milieu de l'admiration qu'elles vont exciter, que leur beauté est éphémère. Près d'elles figurent les fruits, leurs congénères. En dépit des efforts de M. Joly, cette partie de l'Exposition est restée faible, par le défaut d'entente entre nos amateurs d'horticulture. Il y a peu de fruits, peu de fleurs, mais il faut ajouter, pour être juste, que tous sont de qualité supérieure, d'un choix admirable. Dans une vitrine exposée par M. J. M. Lemoine, j'ai remarqué des grappes de raisin qui rappellent cette fameuse grappe que Caleb et Josué, fléchissant sous le fardeau rapportèrent de la terre promise. M. Vannier, qui s'y entend, les a goûtés et rend un témoignage flatteur de leur beauté et de leur saveur. Nous connaissons M. Lemoine comme littérateur distingué, comme ornithologiste émérite, etc., il faut ajouter à ces titres celui d'horticulteur incomparable. Quand on prend du ruban on ne peut trop en prendre. Allez à Spencer Grange et vous serez charmé de l'accueil qu'on vous y fera et émerveillé des produits de tout genre, fleurs et fruits surtout, que renferment les serres et les jardins de l'aimable propriétaire.

En parcourant les gracieux méandres des parterres et des jardins potagers, on s'arrête étonné devant des débris de fer oxydé qui jonchent le terrain. M. Lemoine vous les indique du doigt en souriant. Il a surpris dans nos regards une question bien naturelle. "Pourquoi laisser ici une vieille machine qui dépense toutes ces jolies choses?"

"Vous voyez les restes d'un thermosiphon qui a eu une célébrité européenne. Au moyen de ce calorifère, M. Atkinson a réussi à produire une banane, qui, rendue à maturité, pesait 75 livres, et a mérité les honneurs dans l'*Illustrated London News*."

Mais j'entends hennir les chevaux et la foule se porte vers l'hippodrome. Il me faut quitter à regret les parterres embauvés de M. Lemoine pour arriver sur le terrain de l'Exposition. Deux chevaux gris pommelé, réputés pur sang Percheron, captivent surtout la curiosité. Ce sont les chevaux des Sociétés d'Agriculture de l'Assomption et de Verchères.

Il y a des mauvaises langues partout. Jusqu'aux chevaux qui vont avoir le droit de s'en plaindre. Ne dit-on pas sur le terrain que le cheval de l'Assomption est un Limousin et non un Percheron? Allons, exhibez vos titres, M. Cheval, et prouvez votre généalogie! Mais Limousin ou Percheron, il n'en a pas moins une superbe encolure, une croupe admirablement modelée, et une allure vive, tout lourd qu'il soit. Le Suffolk *bai doré* du comté de Montmagny arrive à son tour et partage les suffrages de la foule. Puis viennent les étalons canadiens, jambes nerveuses, œil flamboyant, naseaux en feu, les chevaux de selle, aux savantes et élégantes carricoles, les poulains de deux ans, impatient du frein, ceux d'un an qui bondissent sans étude et sans grâce, les juments et leurs petits, les juments seules, et enfin les poneys écossais à l'œil malin, au trot menu.

Le cheval de l'Assomption pèse près de deux mille livres, et le plus petit poney ne pèse guère plus de deux mille onces.

Dans la rangée de loges de l'ouest, se trouvait une jument brune et deux petits jumeaux du même poil, forts et gaillards tous deux. Cette jument ne mérite-t-elle pas un prix spécial d'encouragement? Je le laisse aux juges. Peu de céréales, mais des légumes en quantité et d'une grosseur prodigieuse. Je retrouve ici l'ânin de M. B., de St. Jean-Port-Joly, qui attire nombre de curieux; une tresse de blé-dinde venue de Ste. Geneviève, de Jacques-Cartier; de l'avoine de Norvège exposée sur tige par M. Bilodeau et mesurant sept pieds de hauteur; du tabac de M. Larochelle, la feuille mesurant jusqu'à 42 pouces de longueur. Pourquoi a-t-on placé ces deux grands coffres de cire d'abeilles au milieu des choux et des navets? C'est au milieu des fleurs qu'on aurait dû les mettre; les produits près de leur source, les effets près de la cause. M. Collet, pour avoir